

Leçons d'histoire en médecine

La santé est un bien propre au corps de chaque individu. Elle est un bien spécifique et personnel. Elle est le produit du fonctionnement intégré de tous les organes de ce corps humain issu lui-même de l'union de deux cellules parentales : elle est, en partie, un héritage familial constituant l'innée génétique. Mais elle provient aussi grandement, tout au long de la vie, de l'acquis au contact de l'environnement. Éducation familiale, instruction scolaire, milieu social et professionnel exercent leur influence. La nature humaine est ainsi faite, façonnée parfois en bon, parfois en mauvais.

Ce bien évolutif est altérable, usé par le temps qui passe, l'entourage, l'alimentation, les guerres, les épidémies, les traumatismes, les maladies aux multiples causes. Soumis à tant de risques, il est le bien premier à protéger, à entretenir, à guérir parfois. Le corps humain, malgré tout, est promis sur cette Terre à une mort inéluctable dont personne n'est revenu pour nous dire si les êtres que nous avons aimés et admirés ici-bas sont retrouvés.

ET LA MÉDECINE FUT

Pour tenter de le sauvegarder, la médecine a été inventée. Elle est une création de l'intelligence humaine, de l'observation humaine, de la générosité humaine. De tâtonnements en tâtonnements, de croyances en croyances, de découvertes en découvertes, elle est aujourd'hui devenue une science consacrée à la santé des humains. Art d'empathie de toujours et compétences cliniques et techniques récentes ont, de nos jours, à être obligatoirement associés par tous les soignants dans leur exercice aux bénéfiques des patients et des futurs patients, dans un climat de confiance et de respect mutuels. Aujourd'hui, nous pensons la connaître. Il n'en est rien. Elle reste toujours à découvrir, constamment à apprendre, toujours à être mieux enseignée. Savoir prévenir, diagnostiquer, traiter, accompagner dans la tourmente, demain mieux qu'hier, est un objectif primordial.

Tous les soignants ont à l'apprendre. Soutenir, rassurer, donner force et confiance au patient est le comportement médical à acquérir. C'est ainsi que les soignants sont respectés.

L'Histoire raconte la lente, très lente progression de l'efficacité médicale. Pendant des centaines de millénaires, peu de changements sont survenus. Puis sont venues les croyances. Aujourd'hui, les progrès sont rapides et fréquents. Ils sont à évaluer avant d'être indiqués et subventionnés par la collectivité dans notre pays. Depuis peu, d'une génération à l'autre, les idées, les opinions, les pratiques changent et parfois des oppositions marquantes se font jour dans les populations par trop conservatrices ou insuffisamment éduquées, de toute façon inaptes à évaluer, à reconnaître, à mesurer son utilité soignante. En devenant gratuite, elle paraît à certains, devenus trop nombreux, un droit à exiger. Le coût pour la collectivité leur est inconnu. Le devoir de remerciement leur échappe, tout comme le respect des soignants.

DE LA PRÉHISTOIRE À NOS JOURS

Dans un monde existant depuis au moins quatre à cinq milliards d'années, la vie sur Terre serait apparue, il y a, paraît-il, trois milliards d'années. Elle prit en premier la forme d'êtres monocellulaires, des bactéries. L'apparition des différents êtres vivants a pu alors commencer.

Les virus, des parasites, incapables de se multiplier sans pénétrer dans une cellule vivante et en transformer le métabolisme, apparaissent, dit-on, il y a cent millions d'années. Après bien des animaux, les hommes en dernier ou, plutôt, leurs ancêtres, finirent par voir le jour, il y a environ cinq millions d'années. Bipèdes, ils vont constituer une lignée de rupture, aux capacités cérébrales novatrices. Ils sont les plus évolués des êtres vivants actuels et les plus novateurs.

Respirer, manger, boire, éliminer, marcher, cueillir, poursuivre en chassant pour se nourrir, se reposer, dormir, tuer parfois sans doute, procréer ont fait partie des nécessités premières, les réalités journalières des premiers hommes chasseurs-cueilleurs vivant en petites communautés familiales nomades.

De la médecine préhistorique ou, plutôt, des pratiques soignantes pendant deux, trois, quatre millions d'années, nous ne savons rien. Les os fracturés, les métastases osseuses, les crânes trépanés, les dents sont les restes les plus durables des hommes de la préhistoire, accessibles à nos observations et aux examens génomiques. Est-il possible de penser qu'au temps de Cro-Magnon, il y a 40 000 ans, à peine, certaines nourritures végétales avaient été repérées, capables de soulager des symptômes douloureux ou fébriles ? Dans la pulpe ou le tartre dentaire ont été trouvées des traces d'acide salicylique ou de pénicillium chez des hommes préhistoriques Néandertal ou Homo sapiens. Hasard de la nourriture ? Découverte d'un « Fleming » préhistorique ?

PROTÉGER, RASSURER, SOULAGER, AMÉLIORER

Face aux malades et aux traumatisés, nous ne pouvons, en nous trompant sans doute, qu'imaginer les comportements soignants de ces temps immémoriaux. Certains mammifères, par instinct maternel ou parental, protégeaient et nourrissaient déjà leurs petits, incapables par eux-mêmes de survivre. Un tel comportement existait aussi chez les humains de naguère. Il existe toujours, aujourd'hui, durant plusieurs années.

Il paraît raisonnable de penser que lors d'un traumatisme ou d'une maladie immobilisant le marcheur, une telle attitude se manifestait chez les chasseurs-cueilleurs se déplaçant en famille. La médecine débutante était, on peut l'espérer, un geste d'humanité familiale, d'empathie, pour protéger, rassurer, soulager, améliorer. Des gestes, des paroles, des breuvages, voire des aliments supposés adaptés devaient être les armes utilisées.

Liée à un sentiment de générosité, de pitié envers un être cher, dans un climat de confiance et d'autorité, la médecine paraît avoir été totalement empirique et le fruit d'une expérience discrète et d'une affection parentale. Annonçant le rôle du *pater familias* de l'époque romaine, elle était, sans doute, exercée par le père ou la mère, dirigeant la petite troupe. La compétence n'est en rien discutée. L'autorité s'exerce. Elle se veut bienfaisante. Elle donne confiance. Le soigné se sent aidé et accompagné, en sûreté...

Longtemps, très longtemps, personne ne savait prouver si son acte était utile, voire efficace. Le soignant, en sympathie, en empathie, avec autorité et sûr de la confiance du malade, l'espérait salvateur. La pratique d'alors ne changeait rien ou très peu à l'évolution naturelle d'une maladie. Bénin, le mal guérissait, grave il ne guérissait pas et conduisait plus ou moins rapidement à la mort. Le complexe autorité-confiance, lui, existait. Il était le trait sélectif inaugural de l'approche médicale. Il reste aujourd'hui toujours indispensable quels que soient les progrès techniques ou pharmacologiques. Le hasard des mutations géniques devrait s'en persuader. Permettre et exiger la compétence soignante doit être aussi l'objectif indiscutable de notre ADN et aussi de nos formations initiales et continues, théoriques et pratiques.

À suivre...



© DR

Bernard Guiraud-Chaumeil

Professeur de neurologie.
Ancien président de la conférence
des doyens des facultés de médecine.